

Choisir la bonne porte Le Festival québécois de théâtre universitaire 1985

Daniel Dupré

Numéro 35 (2), 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/27210ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dupré, D. (1985). Choisir la bonne porte : le Festival québécois de théâtre universitaire 1985. *Jeu*, (35), 5–9.

choisir la bonne porte

le festival québécois de théâtre universitaire 1985

Les proverbes et les adages ont l'habitude de clore les discussions de façon assez abrupte. « Pas de nouvelles, bonnes nouvelles ». Peut-être, mais quinze années sans contact ne signifient pas que tout va bien. Les universités du Québec où le théâtre se pratique (c'est-à-dire toutes) ne s'étaient pas réunies depuis tout ce temps. S'il fut une époque où le théâtre universitaire tenait une place importante dans le milieu théâtral québécois, ces années de silence avaient, aurait-on pu croire, mis définitivement le voile sur ce qu'il était devenu aujourd'hui. À la limite, on pouvait presque douter de son existence. Il importait donc de mettre au monde ou de faire renaître le concept de « théâtre universitaire ». Son isolement et son manque de diffusion ont fait que maintenant, si l'on n'entretient plus vraiment de préjugés envers lui, on l'ignore totalement.

Les festivals, qu'ils soient trop nombreux ou pas, sont des lieux efficaces de rencontres et d'échanges, l'occasion peut-être d'affirmer son identité. Grâce à leur magnifique travail, Carole Fréchette, du Service d'animation culturelle de l'Université de Montréal et Danièle Leblanc, étudiante de deuxième cycle en études françaises à la même université, auront réussi, par le Festival québécois de théâtre universitaire, à démontrer qu'il existe bien, ce « théâtre universitaire », et que des gens le pratiquent à travers le Québec et l'Ontario. Elles ont mis une année à préparer ce festival où des troupes sont enfin venues se faire connaître, côtoyer d'autres pratiques et partager des opinions. Une organisation efficace a réuni neuf universités participantes, et proposé douze spectacles¹, cinq ateliers², des conférences et des débats dans des salles remplies au-delà des espérances.

Que retenir des productions? Peu de surprises. Les structures universitaires permettent peu la sélection, à cause du manque de moyens, de temps, de disponibilité et du caractère éphémère de certaines troupes. Les productions se sont imposées d'elles-mêmes dans les cas où il n'y en avait qu'une dans une université, ou l'ont été par les

1. Université de Montréal (*Profession, je l'aime* de Marie Laberge, *le Serin et le Hibou* de Gilbert Turp et une joute spéciale de la Ligue universitaire d'improvisation); Université Concordia (*Vivants: visions/Jeu de présences* de Bernard Bergeron); Université du Québec à Chicoutimi (*Antigone* de Sophocle); Université du Québec à Trois-Rivières (*Mistero Buffo* de Dario Fo); Université Laval (*Un K banal* de Lina Beaulieu); Bishop's University (*Northern Affairs* de Ian Temblyn); Université d'Ottawa (*The Lover* de Harold Pinter; *Quelques minutes de Don Quichotte* de Linda Côté et *Dieu aboie-t-il?* de François Boyer); McGill University (*Bearing Witness* et *Inside Passage* de Marc Côté); Université du Québec à Montréal (insatisfaits, les étudiants ont retiré leur production, *Chante, chante Adriana!* de Victor Carvajal). Du 26 au 31 mars 1985.

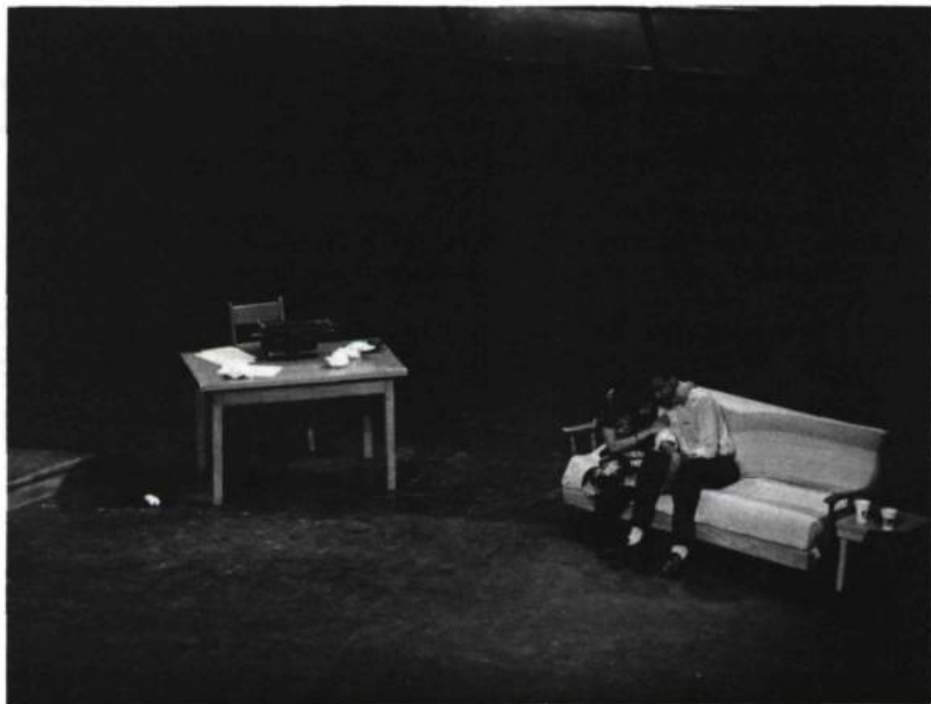
2. Donnés par Jerry Snell (de Carbone 14), Pol Pelletier, Normand Charette, Marie Trudel, Carlo Bengio et Paul Saint-Jean (de Performance Multi-Média).



« Un texte morcelé, réduit au minimum, soutenu par un langage corporel bien maîtrisé », l'*Antigone* de Sophocle, présentée par le Laboratoire gestuel de l'Université du Québec à Chicoutimi. « Le plus beau moment du Festival. » Photo: Jean-Pierre Bégin.

départements concernés. Conséquemment, le programme ressemblait plus à celui qu'offrirait un théâtre pour une saison qu'à celui d'un festival: un ou deux spectacles très intéressants, quelques-uns honnêtes, d'autres insignifiants.

Le plus beau moment du Festival, quant aux spectacles proposés, fut certes l'adaptation d'*Antigone* de Sophocle donnée par le Laboratoire gestuel (LAG) de l'Université du Québec à Chicoutimi. Un texte morcelé, réduit au minimum, soutenu par un langage corporel très bien maîtrisé, inspiré du kathakali, donnait à cette représentation une force d'évocation exceptionnelle. L'efficacité des déplacements, l'environnement musical, des personnages fragmentés en continuelle permutation confirmaient une analyse pénétrante de l'oeuvre et une réflexion consciencieuse sur le langage théâtral. Les productions anglophones (des universités Bishop, McGill et de l'Université d'Ottawa) n'étaient pas dénuées d'intérêt, mais on se demande pourquoi, plutôt que de s'installer confortablement dans les formes traditionnelles du théâtre réaliste américain, elles n'ont pas essayé de faire éclater le moule (il doit bien exister « deux » façons de monter du Harold Pinter). Ce fut cependant l'occasion de découvrir un autre aspect du théâtre universitaire: l'écriture dramatique. En effet, trois des quatre productions anglophones avaient été écrites par de jeunes auteurs prometteurs. Du côté francophone, ce fut aussi le cas de Bernard Bergeron de l'Université Concordia qui, avec *Vivants: visions! Jeu de présences*, nous a offert un texte d'une grande intensité lyrique et dramatique, mais obscurci et aplati par une mise en scène trop calquée sur l'hermétisme du texte, ce qui n'aidait en rien son



Confortablement installée « dans les formes traditionnelles du théâtre réaliste américain », la production de l'Université McGill de la pièce de Marc Doré: *Bearing Witness*. Photo: Jean-Pierre Bégin.

décodage. *Un K banal* de Lina Beaulieu, de la Troupe des Treize de l'Université Laval, souffrait du même mal. Même si l'on peut reprocher à cette production le peu d'originalité du décor (et de la scénographie en général) qui paralysait la mise en scène, le texte, quant à lui, rendait avec une grande justesse le portrait d'une femme coincée entre son ex-mari (un touchant insignifiant), son psychiatre et un dictionnaire. . . . *Profession, je l'aime* de Marie Laberge, présenté par l'Université de Montréal, semble avoir très mal vieilli et la bonne performance des acteurs n'a pas réussi à lui donner l'impulsion nécessaire pour vaincre ce handicap. L'adaptation que Michel Tremblay a faite du *Mistero Buffo* n'a-t-elle pas, elle aussi, pris un coup de vieux, ou n'est-ce pas plutôt une production trop imposante pour une première expérience théâtrale à l'Université du Québec à Trois-Rivières? La réalisation, écrasée par une volonté d'être absolument moderne (techniquement), n'a pas dévoilé une lecture bien attentive du texte de Dario Fo.

Les parties les plus marquantes du Festival, malgré leur petit nombre, furent les conférences et les débats. Gilbert David, professeur d'esthétique théâtrale, a soulevé le problème des rapports et des oppositions entre la théorie et la pratique. La situation a finalement peu changé depuis que Gisèle Barret, professeur d'expression dramatique, affirmait, en 1979:

Pour un peu, il y aurait les bagarres classiques des universitaires contre les artistes, comme si le discours et l'art étaient inconciliables, comme si théorie et pratique étaient deux domaines séparés sans commune mesure.³

3. « Théâtre d'amateurs: un congrès international », *Jeu* 11, printemps 1979, p. 21.



L'adaptation de Michel Tremblay du *Mistero Buffo* de Dario Fo, présentée par l'Université du Québec à Trois-Rivières, laissait paraître « une volonté d'être absolument moderne ». Photo: Jean-Pierre Bégin.

Le débat n'est pas nouveau. Vieille querelle, nourrie par un nouveau discours. . . De même, on a l'habitude d'associer le duo théoriciens-praticiens à celui d'universitaires-professionnels. Est-ce si évident? En fait, cette querelle semble bien avoir lieu au sein même de l'université. Il y a eu peu de préoccupations sur le langage théâtral dans ce festival, où tout gravitait autour des spectacles.

L'Université se veut, depuis bien des années, non seulement transmetteur mais producteur du savoir. La recherche y est devenue un élément très important.⁴ Le théâtre universitaire ne pourrait-il pas se rallier à cette volonté de recherche? Sans aucun doute, il y aurait plus de place à accorder dans un prochain festival (et pourquoi pas dans un colloque?) à des interventions critiques et théoriques de la part des universitaires eux-mêmes, même s'il fallait pour cela réduire considérablement le nombre de spectacles. Ceux-ci pourraient même devenir, à la rigueur, les illustrations de ces interventions. Bref, dans un monde théâtral où collègues, écoles spécialisées, universités et écoles privées se disputent pour savoir qui formera les acteurs (et les bons!), il serait temps de mettre sur pied un endroit (tout à fait inexistant et qui devrait donc susciter « moins » de batailles) où l'on pourrait former des théoriciens, des critiques compétents et, surtout, des dramaturges, qui réaliseraient enfin le lien entre recherche et pratique, entre professionnels et universitaires. Non seulement feraient-ils avancer le théâtre québécois, mais ils l'intégreraient plus vivement au théâtre mondial. Évidemment, il faut établir d'abord un accord minimal entre professionnels et universitaires; ce travail doit se faire en collaboration. On n'en sort pas. Certes, des idées ont jailli du débat « le Théâtre universitaire: une troisième voie? »⁵ où enfin les deux parties se rencontraient. Mais avec le recul, il y a lieu de se demander s'il ne s'agissait pas là d'un exercice de bonne volonté, d'un rassemblement où chacun retourne chez soi, le coeur content et les mains nettes, où tous (en particulier les professionnels, bien sûr) s'installent dans la crainte de proposer des transformations trop considérables (et de s'y impliquer) en ce qui concerne l'enseignement théâtral.

4. Voir à ce sujet l'article de Paul Zumthor, « Du savoir et de l'autorité », *Liberté*, n° 158, avril 1985.

5. À ce volet spécial d'Entrée libre-théâtre, animé par Josette Féral et Michel Vaïs, participaient Jean-Luc Bastien, Bernard Bergeron, Pierre-Luc Delorme, Michel Demers, Michel Fréchette, Jean-Cléo Godin, Gilles Renaud, Jonathan Rittenhouse et les gens de la salle.



De façon incontestable, le Festival a prouvé son importance, à bien des égards, car il faut en arriver à une définition exacte du rôle du théâtre à l'université, et de son rôle dans le théâtre en général. Espérons que ceux qui se querellent au sujet de la formation des acteurs oublieront leur querelle. L'université, quant à elle, doit d'abord régler ses dissensions internes. Le Festival aura, je l'espère, permis d'entrevoir d'autres horizons de recherche, d'autres lieux d'exploration. Il faut de toute urgence qu'il devienne une tradition.

daniel dupré